

TRAITEMENTS CONTRE LE CANCER

Un mois? Une année? La vie n'a pas de prix

REFLEXION

FRANCINE
BRUNSCHWIG

Rubrique
vaudoise



«Le prix de quelques mois de vie est-il trop élevé pour notre société obnubilée par le souci d'économies?»

Lorsque la mort — possible? probable? — fait une irruption douloureuse dans la vie par le biais d'un diagnostic médical, chaque personne confrontée à ce bouleversement doit pouvoir décider librement comment elle va affronter la nouvelle donne.

Voici quelques jours, en cette même page de *24 heures*, paraissait l'article posthume de Jacques Dépraz. Un témoignage audacieux et admirable dans lequel l'auteur, atteint d'un cancer, expliquait son choix d'avoir renoncé à des traitements coûteux (pour son assureur, c'est-à-dire pour la société) qui lui auraient permis «de repousser ma mort de quelques mois». Pour lui, écrit-il, cela aurait été «peu pertinent». Ce choix, que l'on ne peut que respecter, soulève cependant des questions que le journaliste défunt a sans doute anticipées. Ce n'est pas jeter le discrédit

sur sa décision que de les évoquer.

A l'inverse de Jacques, Pierre-Alain, 44 ans, a choisi, il y a six ans, de tout tenter pour repousser la mort. Il témoigne, aujourd'hui, dans ce journal. Statistiquement, le Vaudois, qui a accepté, en 1999, de tester un nouveau traitement contre sa tumeur cérébrale, devrait être mort. Tout comme la lectrice qui, dans le «*Courrier des lecteurs*» de ce jour, n'a pas baissé les bras alors que son chirurgien, voilà quatre ans, lui donnait six mois de survie.

Bien que s'estimant «foutu», Pierre-Alain a choisi de se battre. Avec la nouvelle chimiothérapie proposée, lui avait-on expliqué, il avait des chances d'augmenter son taux de survie, très bas dans le cas de la tumeur cérébrale, le glioblastome, dont il était atteint. De combien de mois, d'années? Les médecins ne lui avaient pas fait de fausses promesses. Mais ils n'avaient pas non plus articulé de chiffre précis. Car si les statistiques ont leur vérité scientifique, chaque individu, chaque tableau clinique représente un cas unique susceptible de défier les chiffres.

Pour Pierre-Alain, même quelques mois étaient bons à prendre. «Notamment pour voir grandir ma fille», dit-il. Avec d'autres patients, près de 600 au total en Suisse et en Europe, le traitement qu'il a accepté de suivre et qui lui a donné la vie jusqu'à ce jour est devenu désormais le standard

mondial pour ce type de tumeurs cérébrales.

Le Dr Roger Stupp et ses collègues du CHUV auxquels on doit cette avancée restent modestes. Améliorer le taux de survie ne signifie pas guérir. Mais dans la recherche, tout est lié. Et la lutte contre le cancer progresse par paliers successifs.

Un médicament qui ne repousse la mort que de quelques mois ouvre la voie à une thérapie qui, un jour peut-être — demain ou après-demain — parviendra à terrasser complètement la tumeur ou à suffisamment l'affaiblir pour que le patient puisse vivre avec. A l'image des traitements contre le sida qui parviennent à réduire le virus au silence même s'il reste présent dans le corps.

«Le progrès procède par étapes», affirme le Dr Stupp. «Le traitement mis au point est le fruit de six ans de travail de toute une équipe médicale avec la collaboration de patients prêts à se lancer dans une nouveauté. En 1998, lorsque nous avons commencé, nous n'osions rêver parvenir à de tels résultats.»

Bien sûr, ces traitements ont un coût. «Tout oncologue qui propose un traitement évalue avec le patient son impact global: en termes d'effets secondaires, de qualité de vie, de coût/bénéfice. Il ne faut pas tout faire ce qui est possible lorsque c'est manifestement inutile», explique le Dr Stupp, qui relève accessoirement que le coût d'une chimiothérapie n'est pas forcément plus élevé que celui de la médecine palliative.



Reste qu'affirmer qu'il ne sert à rien de dépenser 100 000 fr. pour une thérapie qui ne parvient qu'à prolonger la vie d'un patient de quelques mois, c'est remettre en question le bien-fondé de la recherche, c'est suggérer que le prix de quelques mois de vie en plus est trop élevé pour notre société obnubilée par le souci d'économies.

Mais la vie n'a pas de prix. Et l'affirmer ne signifie pas qu'il ne faille pas aussi apprendre à accepter la mort, comme l'a fait, avec grand courage, le signataire défunt de l'article cité plus haut.